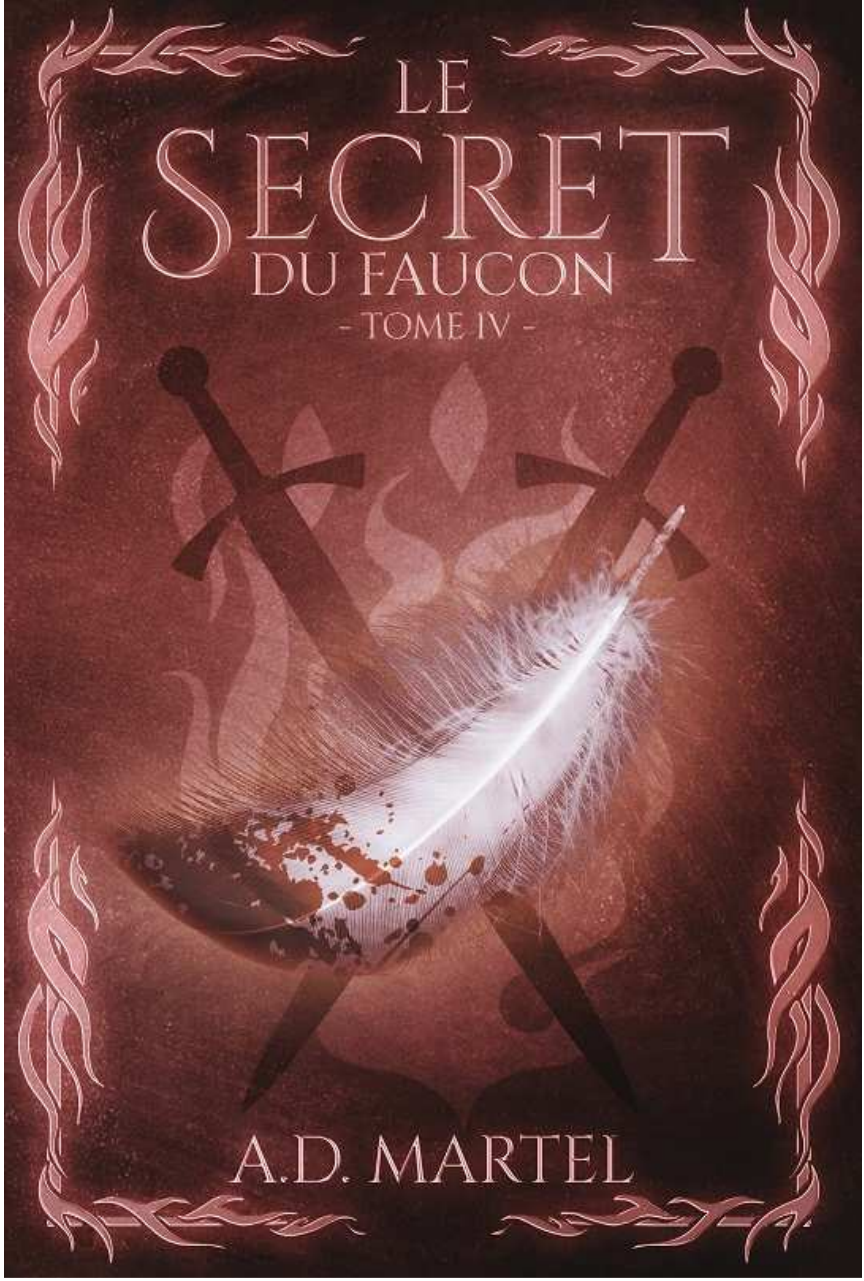


LE
SECRET
DU FAUCON
- TOME IV -



A.D. MARTEL

Le Secret du Faucon, tome IV

Prologue

La pluie tombait dru sur les fenêtres du château des Montfaucon. Le chevalier regardait le ciel assombri de nuages. Il était las, fatigué. La neige avait disparu de Ritwak ainsi que des terres alentour, rouvrant les chemins jusqu'à la capitale. Les marchands avaient alors afflué, et avec eux, des nouvelles tristes et accablantes. L'annonce de la mort de la jeune Cyrielle de Montfaucon, envoyée dans un ermitage dans les hauteurs de Grumlock par son oncle, avait plongé la cité dans un profond deuil. Le comte Jean avait interdit toute démonstration festive et un silence lourd pesait sur la capitale depuis ce jour.

Une cérémonie funèbre avait suivi le rapatriement du corps, ou du moins, de ce qu'il en restait. La décence avait obligé de le cacher dans un cercueil et il avait fallu user de beaucoup de persuasion pour empêcher que Jean l'ouvre. Depuis deux jours, la dépouille de la jeune femme trônait dans le chœur de la grande église de la cité et, bientôt, on l'amènerait au tombeau des Montfaucon. Le chevalier soupira, empli de doutes. Ses yeux gris métallique se posèrent sur une chevalière en or, qu'il ne cessait de caresser depuis des semaines. Il l'avait confiée à son fils, Gaheris, peu avant qu'il n'emprunte la même route que Cyrielle de Montfaucon. Et il n'était toujours pas revenu. Il était fou de penser à quel point une simple chevalière pouvait dérouter autant l'esprit d'un homme. Le poids des années se lisait sur le visage d'Yvain de Blancastel. De profondes rides

marquaient le coin de ses yeux ainsi que les plis de sa bouche. Son port, d'habitude droit et altier, reflétait ce qu'il était véritablement : un vieil homme ayant trop vécu.

Quelqu'un frappa à la porte. Le seigneur Yvain lui permit d'entrer et un serviteur en livrée bleu et argenté, couleurs de sa maisonnée, s'exécuta.

— Une lettre de mon épouse ? demanda le chevalier.

Le domestique secoua la tête de gauche à droite, d'un air contrit. Chaque jour, Yvain espérait recevoir une missive qui l'informerait du retour de leur fils. Toutefois, cette nouvelle devenait de plus en plus chimérique.

— Quelqu'un souhaiterait s'entretenir avec vous.

— Fais-le entrer.

Son serviteur esquissa une révérence et disparut derrière la porte, troquant sa silhouette pour une autre plus petite et dodue. L'homme possédait des cheveux noirs et une longue moustache retroussée sur les côtés. Maître Cornelius, l'intendant des Montfaucon, balaya d'un regard anxieux les coffres fermés, avant de s'intéresser au chevalier qui n'avait pas bougé de la fenêtre.

— Vous nous quittez, Messire ?

Yvain de Blancastel ne réagit pas, l'intendant connaissait déjà la réponse à sa question. Le petit homme trapu se serra les mains nerveusement et chercha quelques secondes ses mots :

— Monseigneur, pardonnez mon audace, mais vous ne pouvez pas partir. Votre présence est vitale au château !

Le seigneur de Blancastel le jaugea d'un air sévère. Maître Cornelius servait loyalement les Montfaucon depuis des dizaines d'années. Il avait travaillé pour le comte Jean, son frère Guillaume et leur père avant eux. Il avait acquis le respect du chevalier, raison pour laquelle celui-ci le laissa terminer l'explication de sa venue, aussi

inutile fût-elle. Le vieil intendant, rassuré par le silence de son interlocuteur, continua :

— Le comte Jean est au plus mal. Vous êtes son plus fidèle conseiller et j'ai peur que votre départ ne fasse qu'empirer la situation. Il a besoin de vous, le comté a besoin de vous.

Yvain de Blancastel esquissa un sourire dénué de toute chaleur.

— Vous savez que les compliments n'ont aucun effet sur moi.

Il soupira, puis ajouta :

— J'ai assez servi mon seigneur, Maître Cornelius, je n'aspire qu'à un peu de paix.

— Cette paix ne sera que de courte durée sans vous !

L'intendant s'était exprimé de manière véhémence, le rouge lui montait aux joues. Aussitôt, il se reprit, lança des coups d'œil à gauche et à droite comme s'il avait peur d'être entendu, et murmura :

— Je crains qu'un malheur n'arrive, si vous partez...

Le seigneur à la blanche colombe s'approcha de lui et posa sa main sur son épaule.

— Ma décision est irrévocable, mon fils a besoin de moi.

L'intendant baissa les yeux. Le poids des années et les soucis avaient aussi buriné son visage en peu de temps. Avant de prendre congé, Maître Cornelius fit part de sa dernière requête :

— Promettez-moi au moins d'aller le voir, avant votre départ.

— Où est-il ?

— Dans la chapelle, comme chaque jour depuis la veillée funèbre.

Yvain de Blancastel accepta et l'intendant se dirigea vers la porte. Soudain, une question fusa des lèvres du chevalier :

— Maître Cornelius, vous qui êtes au su de tout, que pouvez-vous me dire de la jeune Cyrielle ? Était-elle heureuse au château ?

Un voile de tristesse se déposa sur le regard de l'intendant et Yvain regretta sa question. Toutefois, Maître Cornelius répondit d'une voix basse :

— Elle avait apporté un souffle nouveau dans ces murs. J'ignore si elle a été heureuse... mais rien ne saurait combler le vide qu'ont laissé sa générosité, sa spontanéité et sa gentillesse. Je n'arrive toujours pas à croire que sa vie se soit terminée ainsi... par un regrettable accident.

Yvain de Blancastel hocha la tête en signe d'assentiment et le vieil intendant l'abandonna, ne se doutant pas que ses derniers mots avaient frappé le chevalier comme un poignard en plein cœur.

« Qu'on vous présentera sans doute comme un regrettable accident ». Les mots de la lettre qui accompagnait la chevalière se répétaient dans son esprit, tandis qu'il descendait les escaliers de la tourelle du château. Il l'avait réceptionnée plusieurs semaines plus tôt et l'avait lue, encore et encore, jusqu'à la connaître par cœur. Différents sentiments l'avaient traversé : le doute, la colère et le déni. Au fond de lui, il refusait de croire ce qu'il avait sous les yeux et pourtant... *« Nous ne devrions jamais rester dans l'ignorance de ce qu'il est vraiment arrivé à ceux que l'on aime ».* Son fils, Gaheris, était parti avec cette chevalière en or, et maintenant, lui, Yvain, était en sa possession. *« Il m'a demandé de vous rendre la chevalière de votre famille, qui se trouve dans cette lettre, et de lui pardonner de ne pas pouvoir la remettre lui-même ».* Non, il ne pouvait accepter la mort de son fils avec de si maigres preuves, et pourtant, la phrase se répétait dans son esprit comme un écho : *« Votre fils, le sieur Gaheris, n'est plus de ce monde ».*

Le chevalier à la blanche colombe prit son cheval sous la pluie battante et sortit de l'enceinte du château, en direction de l'église de la cité. Il ne le talonna pas et le laissa marcher au pas. Il espérait que l'averse glacée lui remettrait les idées en place. Les rues étaient

sombres et quasi-désertes. Il ne faisait pas bon de s'aventurer dehors par un temps pareil et seuls les personnes pressées et les miséreux prenaient ce risque insensé.

Arrivé aux portes de l'église, il descendit de sa monture, la confia aux gardes comtaux rassemblés sous le porche, collés les uns aux autres. Ils avaient dû recevoir comme instruction d'assurer la sécurité du comte, mais de l'extérieur pour ne pas perturber les lieux. Ils grelottaient de froid. À l'arrivée du chevalier, ils se redressèrent immédiatement et le saluèrent comme ils le devaient. Yvain songea amèrement que ces hommes avaient mieux à faire de leur temps que de tomber malade et grommela de l'inconscience des Montfaucon.

Le chevalier inspira et rentra dans le lieu saint. Il trempa son doigt dans l'eau bénite à l'entrée et se signa pour saluer le Seigneur en sa demeure. L'édifice était grand, capable d'accueillir tous les nobles du comté. Aujourd'hui, il se trouvait vide. Enfin presque. Une chapelle ardente s'élevait dans le chœur pour l'occasion : des échafaudages de bois formaient trois étages sur lesquels reposaient des draps de velours noirs et des chandeliers dorés, tous allumés. Au centre de l'architecture éphémère trônait un cercueil recouvert d'une étoffe rouge et or. Jean de Montfaucon se tenait assis au premier rang.

Le chevalier à la blanche colombe se dirigea vers lui. Il essaya d'étouffer ses pas, mais le martèlement de ses bottes sur les dalles résonna dans tout l'édifice. Yvain fixait Jean qu'il avait vu grandir en compagnie de Guillaume le Téméraire, qu'il avait accompagné en Terre Sainte, qu'il avait soutenu à son accession en tant que comte et aidé dans la guerre du roi. Ils avaient vaincu, mais aussi essuyé des défaites ensemble. Le comte Jean ne pouvait l'avoir trahi. Mais les mots de la lettre revenaient de manière lancinante : « *Parfois ceux qu'on croit être des nôtres sont en réalité nos pires ennemis* ».

Quand il parvint à sa hauteur, le comte dénia poser les yeux sur lui. Il avait le teint pâle et de profonds cernes lui creusaient le visage. Sa vue peina le chevalier.

— Yvain..., murmura Jean. Je suis heureux de vous rencontrer ici.

— Vous devriez rentrer et vous reposer. Vous mettre dans cet état ne la ramènera pas.

Le comte Jean reporta ses yeux sur le cercueil et continua comme s'il n'avait rien entendu :

— J'ai commandé un gisant pour elle. Je ne savais pas s'il fallait la représenter avec ou sans son voile. J'ai choisi la première option comme elle le gardait dans le château, malgré son droit de l'enlever. Et j'y ai ajouté un livre. Elle me faisait la lecture parfois. Vous saviez qu'elle adorait lire ? Elle était belle, Yvain, elle me rappelait sa mère...

Les derniers mots s'étranglèrent dans sa gorge. Le comte Jean avait eu beaucoup d'affection pour Blanche, sa belle-sœur, et avait pris soin d'elle et de ses enfants à la mort de Guillaume. Malheureusement, elle avait mis fin à ses jours, et Jean se tenait responsable. « *Blanche n'était pas folle Yvain, mais cela arrangeait certaines personnes qu'on le croie* ». Le comte reprit, la voix enrouée :

— Tout est de ma faute. Si je ne l'avais pas envoyée là-bas... Si je n'avais pas...

Le chevalier posa une main sur l'épaule du sieur Jean. Celui-ci tourna vers lui de grands yeux emplis de tristesse. « *Tout est faux* ». Et pourtant, Jean se trouvait bien là, passant ses journées à veiller un corps mort. Et d'ailleurs, qui reposait réellement dans ce cercueil ? « *Cyrielle des sœurs de la Charité est bien morte dans la montagne* ».

La détresse de son souverain n'était pas feinte. À sa place, qu'est-ce qu'Yvain aurait souhaité entendre ? Une vérité incertaine qui ne ferait peut-être que retarder ses souffrances ? Ou une nouvelle porteuse d'espoir ? Mais si Yvain se trompait du tout au tout ? « *Le comte et la comtesse... remit l'ordre de mon propre trépas et de celui de votre fils* ». Jean avait-il prémédité la mort de l'être qu'Yvain chérissait le plus au monde ? Guillaume, Blanche, leurs fils Charles et Thomas,

Cyrielle... Toute la branche aînée avait disparu, mais aussi la descendance de la branche annexe... Gaheris.

« Le nom des Montfaucon est taché du sang des innocents ».

Jean émit un soupir malheureux.

« Tout est faux ».

Que devait faire Yvain ? Parler ou se taire ?

« Ceux qu'on croit être des nôtres sont en réalité nos pires ennemis »

« Tout cela ne peut être le fruit du hasard »

Une larme s'écrasa sur la joue du comte.

« Tout n'est que mensonges et tromperies autour de nous »

Yvain fixa le cercueil, envahi par le doute et le bien-fondé de ce qu'il allait faire. Où se dissimulait Cyrielle ? Les dernières phrases de la lettre se répétaient comme un écho infini dans son esprit *« Cyrielle des sœurs de la Charité est bien morte dans la montagne. Elle y a laissé son innocence et ses douces illusions. Elle s'est perdue dans les bras de la mort qui l'a finalement rejetée et transformée. Car celle qui renaît de ce périple ne fera preuve d'aucune faiblesse, d'aucun pardon et d'aucune pitié pour ses ennemis ».*

Où se trouvait Cyrielle, que préparait-elle ? Et surtout... À qui le seigneur de Blancastel devait-il son allégeance ?

PARTIE 1 : Beltaine

Chapitre 1

Plusieurs semaines plus tard.

Godefroy se précipita en direction des cris apeurés. À peine émergea-t-il des arbres que l'horreur de la situation le frappa. Les ombres avaient envahi le camp, encore plus nombreuses que lors des attaques précédentes. Au lieu de former une marée noire, elles surgissaient du moindre objet et immobilisaient les dianesses. Tandis qu'un spectre attrapait une femme par la cheville, d'autres en profitaient pour l'assaillir de tout côté. Pire, elles semblaient particulièrement intéressées par les enfants. Une mère fit barrage devant deux d'entre eux pour leur permettre de fuir et les ténèbres l'engloutirent. Une autre pleurait déjà le corps sans vie d'un nourrisson.

Du mouvement à la droite du mercenaire attira soudain son attention. Une fillette se griffait la peau afin de desserrer vainement l'étreinte mortelle autour de sa gorge.

Sans réfléchir, Godefroy attrapa un bol et aspergea le cou du bambin. L'ombre se rétracta dans un cri furieux et l'enfant se remit à respirer. Elle tendit alors par réflexe ses bras vers lui. Il reconnut la gamine qui lui avait tenu tête quelques heures plus tôt et qu'il avait ballottée sur son épaule. Sans perdre de temps, il l'attrapa et cria :

— Amessan, Anselme, Tristan !

Ce dernier arriva vers lui en courant.

— Il faut aller chercher l'épée !

— Pas le temps, rugit Godefroy. Ces femmes se font massacrer ! Où se trouve leur chef ? Ce sont des dianesses ! Pourquoi ne ripostent-elles pas ?

— Elles sont complètement dépassées ! déclara Amessan en surgissant à bout de souffle. Les ombres ne représentaient pour elles pas plus que des chimères. Elles n'en avaient jamais vu auparavant.

Anselme apparut à son tour, un bébé dans les bras.

— Où est Cyrielle ? s'inquiéta subitement Tristan en constatant que personne ne suivait le mercenaire. Vous deviez aller la chercher !

— Réfléchis, ne vaut-il pas mieux qu'elle reste à l'écart ? s'agaça Godefroy, avant de se figer.

À son tour, il scruta les arrières de Tristan.

— Où est Jade Perkins ? Sa puissance ne permettrait-elle pas de chasser les ombres ?

Ils se dévisagèrent, puis dévisagèrent leurs compagnons. Anselme et Amessan secouèrent la tête en signe de dénégation. Le maître et l'élève pestèrent en même temps. Ils s'étaient encore fait avoir en beauté !

— Est-ce que tu la sens en danger ? demanda le mercenaire.

— Non, avoua Tristan. Jade doit la protéger.

— Alors, il ne leur reste plus que nous.

Ses compagnons le fixèrent avec insistance, avant de hocher la tête. Sauver la veuve et l'orphelin ne ressemblait pas à Godefroy. Néanmoins, il portait sa part de responsabilités dans cette attaque. Les petites mains de l'enfant serrèrent avec

détresse son vêtement et il grommela en avisant le ciel assombri de nuages :

— Anselme et Tristan, trouvez Morag. Qu'elle balaye cette purée de pois dans le ciel ! Amessan, rejoins ton archère et allumez un maximum de cercles enflammés pour protéger les plus faibles. Brûler les tentes, tout, mais éclairez-moi ce champ de bataille !

La fillette insista alors pour descendre de ses bras. Godefroy n'avait pas le temps pour les enfantillages, aussi la laissa-t-il faire. Une fois stable, elle leva les mains et fronça ses petits sourcils avec force. De l'eau sortit d'un récipient en terre et tournoya ensuite autour d'eux. Le mercenaire, bien que surpris de découvrir une dianesse aussi jeune maîtriser si bien une magie élémentaire, sourit d'un air implacable. La fillette l'imita.

— Allez !

Ils se séparèrent, chacun focalisé sur sa mission.

Cyrielle courut de toutes ses forces en sens inverse du campement des dianesses. Si une personne pouvait protéger ces femmes, c'était bien Jeanne Perkins. À cet instant, ses propres problèmes lui semblaient à mille lieues de ses préoccupations. Des innocents ne pouvaient pas encore mourir pour elle. Le massacre devait cesser !

Elle hésita à plusieurs reprises sur la direction à emprunter et choisit de se fier à son instinct. Les révélations de la mère Perkins l'avaient profondément chamboulée, et elle avait lâchement fui.

Par bonheur, un bout de fourrure grise attira son regard. Sans réfléchir, elle dévia de sa trajectoire et suivit la bête qui la

conduisit en peu de temps à son point de départ. Jeanne Perkins attendait, assise en tailleur dans l'herbe, un loup allongé contre elle.

— Vous devez intervenir immédiatement ! tempêta Cyrielle.

Essoufflée, elle s'appuya sur ses cuisses pour reprendre sa respiration.

— Les ombres ! Les dianesses...

Jeanne ne lui accordait pas la moindre attention. Sa tête restait penchée sur le côté et son regard rivé dans l'herbe.

— Tu t'inquiètes pour celles qui voulaient se servir de toi ! Quelle ironie ! se moqua une voix jeune.

Jade Perkins apparut soudain, un sourire narquois sur les lèvres. La situation ne semblait absolument pas l'alarmer, ni même... la concerner.

— Il y a des enfants dans ce camp ! s'horrifia Cyrielle.

Elle avait d'abord refusé de le croire, mais la vérité la percuta de plein fouet : Jade avait vraiment utilisé son sang menstruel pour jeter les ombres sur des innocents !

— Tu es un monstre ! cracha-t-elle.

Une lueur mauvaise étincela dans les yeux de Jade.

— Non, juste une fine stratège.

Cyrielle se redressa, pleine de ressentiments. Néanmoins, l'heure n'était pas aux explications. Elle se précipita sur Jeanne Perkins et lui saisit les épaules.

— Regardez-moi ! Je refuse de prendre le comté si c'est pour que des enfants meurent !

Toutefois, son vis-à-vis ne semblait pas l'entendre.

— Jeanne ! cria de plus belle Cyrielle.

Les yeux gris de la dianesse retrouvèrent une légère étincelle de vie et elle souffla :

— Tu es revenue. As-tu choisi ?

Cyrielle s'écarta vivement. Son cœur se remit à battre à tout rompre.

— Choisi quoi ? s'agaça Jade. Moi, ce que je vois, c'est qu'elle préfère ces dianesses à son propre intérêt !

La jeune femme continuait de fixer Jeanne, qui ne la quittait pas des yeux. Elle ne répondit pas à sa fille et parla si faiblement que Cyrielle dut tendre l'oreille :

— Personne ne doit savoir...

Elle déglutit et comprit que leur terrible secret resterait entre elles deux. Jade devait continuer à ignorer que Cyrielle avait sauvé le mercenaire, et les funestes conséquences de ce geste. Elle hocha la tête, incapable de prononcer le moindre mot.

— Maman ! Il est temps d'agir !

Cyrielle se tourna vivement vers Jade. Agir ? La jeune dianesse la regarda d'un air fier et commenta :

— La meilleure des défenses, c'est l'attaque. Nous allons porter un coup au maître de ces ombres. Il est distrait, il ne nous verra pas venir !

Jeanne Perkins acquiesça et tendit une main noueuse vers Cyrielle. Le loup à côté d'elle leva la tête, attentif.

— Mais tu vas devoir l'aider et partager ton pouvoir, punctua la jeune dianesse.

Cette idée glaça Cyrielle. Nancy n'avait jamais voulu y toucher. Il avait coûté la vie à Camélia et même Morag avait succombé à la tentation. Malheureusement, elle n'avait pas le choix.

— Et toi ? questionna-t-elle.

— Je vous sépare avant qu'il ne soit trop tard.

Le sourire de Jade se fana et un profond sérieux étira ses traits. Elle retira alors un minuscule flacon d'une bourse à sa ceinture. Cyrielle écarquilla les yeux : une substance noire se débattait à l'intérieur ! Comment diable avait-elle capturé une de ces entités et surtout, comment l'avait-elle mise en bouteille ?

Sans même ciller, Jeanne Perkins s'empara du récipient et le déboucha pour enfoncer son doigt dessus. Il obstruait entièrement la sortie, gardant l'ombre captive. Celle-ci, au lieu de se répandre sur la peau pour l'attaquer, s'étira au maximum contre les parois comme si... elle craignait ce contact. Des frissons glacés remontèrent le long de l'échine de Cyrielle, mais à cet instant, la victoire lui paraissait possible.

Elle attrapa la main libre de Jeanne Perkins. Aussitôt, la marque dans son dos l'élança et elle se sentit aspirer dans le regard de la dianesse.

— Du feu et de la lumière ! criaient Tristan et Amessan de toutes leurs forces.

Le Sarrasin avait utilisé son briquet à amadou pour enflammer une torche improvisée et éloignait un maximum d'ombres de leurs victimes.

— Brûlez ce que vous pouvez !

L'archère qui les avait conduits au camp se tenait au côté du Maure. Sans attendre une seconde de plus, elle approcha une flèche trempée dans une étrange substance qui s'enflamma au contact de la torche.

— Sortez des tentes ! cria-t-elle.

Elle banda son arc et tira sur l'une d'elles qui prit aussitôt feu.

Amessan hocha la tête. Il enfonça sa torche dans la terre et saisit à son tour une flèche dans le carquois de la dianesse. D'un même mouvement, ils embrasèrent chacun un nouveau trait et tirèrent sur les amas de toiles tout autour d'eux. Néanmoins, le feu ne se propageait pas assez vite.

— Vos sœurs ne peuvent pas l'attiser ? s'enquit Amessan, sans ralentir l'allure.

— Cet élément est instable. Peu d'entre nous sont capables de le contrôler et il nécessite une grande concentration.

Le Sarrasin acquiesça sans chercher plus d'explications. D'autres femmes les rejoignaient, cette fois pour chasser les ombres qui les menaçaient grâce à de nouvelles torches. Les enfants se rassemblaient vers eux. De terribles soubresauts soulevaient leur poitrine et les larmes baignaient leurs joues. Certains appelaient leurs mères, d'autres pleuraient à s'en étouffer.

Enfin, Tristan et Anselme apparurent avec Morag et Renarde.

— J'ai besoin de toutes les élémentaires de vent !
s'exclama-t-elle envers l'archère.

Celle-ci jeta un regard à Amessan :

— Je continue, allez-y, commenta celui-ci d'une voix grave.

La femme ne se le fit pas répéter. Deux dianesses supplémentaires se joignirent à elles, et elles levèrent de concert les bras vers le ciel, avant de psalmodier dans une langue inconnue. Les cheveux d'Amessan chatouillèrent son visage, mais il se concentra sur sa tâche. Il avait visé la plupart des tentes autour d'eux, créant un grand cercle de flammes. Néanmoins, il restait quelques percées, que les femmes tentaient de combler avec les torches. Malheureusement, rien n'était joué. Le maître des spectres pouvait à tout moment retourner leur tactique contre eux et les rendre prisonniers du brasier.

— Le ciel ne s'éclaircit pas, maugréa Tristan, la tête relevée.

La sueur perlait sur le front et les tempes des dianesses. Des cris apeurés s'élevèrent sur leur droite et Amessan découvrit deux femmes en prises avec les ombres. Leurs torches gisaient à côté d'elles et les spectres s'accrochaient à leurs chevilles.

Tristan et Anselme se précipitèrent vers elles, mais deux bras noirs aspirèrent leurs proies dans les ténèbres. Le Sarrasin tira un trait enflammé qui se ficha dans un ennemi et ses griffes se rétractèrent, libérant leur prisonnière. Hélas, la deuxième victime disparut totalement de leur champ de vision avant que le Maure puisse recharger. Anselme et Tristan soulevèrent par les épaules la rescapée juste à temps et coururent pour retrouver le groupe, tandis que la condamnée se répandait en un concert de hurlements...

Les ombres se coulèrent alors dans une percée.

Les trois hommes firent volte-face, prêts à se battre. Ils devaient gagner du temps pour que Morag et les siennes chassent les nuages. La lune pouvait encore les sauver !

Des murs de terre s'élevèrent sur un petit mètre pour ralentir leur progression, mais les ombres les escaladèrent sans problème. Les racines qui sortaient de terre se révélèrent tout aussi inefficaces : au passage des ennemis, elles devenaient noires et se transformaient en cendre.

Le groupe se recula, au plus proche des dianesses qui s'activaient auprès du ciel. Elles étaient une vingtaine, dont une dizaine d'enfants terrifiés. À cause de la brèche dans le cercle de flammes, les spectres se répandaient désormais autour d'eux. Amessan pesta : les tentes, trop éloignées les unes des autres, n'offraient pas une bonne protection. Leur lueur ne menaçait pas suffisamment les ombres pour qu'elles s'en inquiètent. Et les personnes à sauver s'avéraient trop nombreuses.

Les quelques femmes munies d'une torche les brandissaient, apeurées. Les enfants se turent, et Amessan songea que leur silence l'angoissait davantage que leurs pleurs. Les spectres se hissèrent alors à un mètre du sol, comme pour tous les englober en une seule fois. Le ménestrel attrapa vivement la main libre de Tristan, qui la serra tout aussi fort.

La masse grouillante fondit sur eux.

Tout à coup, un rugissement terrible déferla de la brèche et une large colonne d'eau horizontale les percuta de plein fouet. Les enfants crièrent et ils s'accroupirent par réflexe. Un dôme élémentaire se forma au-dessus d'eux pour les protéger, puis se dilata vers leurs adversaires. Ceux-ci, coincés entre l'eau et le feu, poussèrent des plaintes inhumaines.

— Continuez ! rugit la voix de Godefroy.

L'espoir gonfla la poitrine d'Amessan. Son frère avait réussi ! Il avait regroupé les dianesses maîtrisant l'eau. La masse spectrale se retrouvait prisonnière entre les deux éléments. Le dôme aquatique éclata alors en vagues et celles-ci engloutirent l'ennemi. Quand l'eau retomba à terre, les ombres avaient complètement disparu.

Les rescapés se dévisagèrent, le corps encore tremblant. Le Sanguinaire arriva vers eux au petit trot, une gamine inanimée dans les bras. Une dianesse cria et se précipita pour la récupérer.

— Elle va bien, déclara Godefroy. Elle a juste dépensé trop d'énergie.

Sans répondre, la femme enlaça fort la fillette contre elle.

— Vous avez réussi ! s'extasia Tristan.

Anselme sauta littéralement sur le mercenaire, et celui-ci toussota. Comme le ménestrel ne se décrochait pas, il tapota doucement son dos.

— Ce sont les dianesses, commenta-t-il. Elles ont réalisé une chaîne depuis la rivière...

Un coup de tonnerre éclata soudain dans le ciel. Morag et ses trois sœurs restaient le corps tendu, les traits profondément contractés. Allaient-elles faire tomber la pluie plutôt que de chasser les nuages ? D'un coup, un éclair fondit sur elles et projeta les quatre femmes à plusieurs mètres en arrière.

Dans un coup de sang, Amessan se précipita sur l'archère. Une partie de ses cheveux avait brûlé sur son crâne et son visage était en partie noir. Il posa son oreille sur sa poitrine.

Rien... Pas un battement de cœur. Alors il commença un massage cardiaque.

La dianesse inspira enfin, mais quand elle ouvrit les yeux, ceux-ci s'écarquillèrent d'effroi. L'estomac du Sarrasin se compressa et il leva à son tour la tête : les nuages se rassemblaient pour former un nimbostratus d'une obscurité terrifiante. Il s'étira, encore et encore, jusqu'à recouvrir le campement et au-delà. Seule la lumière des dernières tentes enflammées les illuminait. Et alors, ils les virent.

Les ombres. Ces ombres qui quittaient progressivement les nuages pour fondre sur eux.

Cyrielle tombait comme en chute libre dans le regard de Jeanne Perkins. Contrairement à la traversée de miroir réalisée avec Sœur Agnès, elle ne sentit ni l'air sur sa peau ni les odeurs de nature ou de ville. Non, tout n'était qu'une obscurité opaque avec, parfois, une substance volatile rouge qui palpitait lentement, comme l'aurait fait un cœur. La jeune femme ne parvenait pas à lutter, aspirée çà et là dans les ténèbres.

— Accroche-toi, lui chuchota une voix.

Ses doigts entrèrent en contact avec une surface douce et elle les referma par réflexe dessus. Elle tendit ensuite son esprit vers l'être qui la guidait. Un loup gigantesque et illuminé de blanc se matérialisa d'un coup et la jeune femme se retrouva à califourchon sur son dos.

— Nous devons faire vite, lui transmit la bête en pensées.

Jeanne Perkins avait dû reprendre sa forme animale pour repousser sa propre folie. Ou bien était-ce la manifestation de son pouvoir ? Cyrielle ignorait tout de ce monde de sorcellerie

et étouffa ses questions, ainsi que la peur qui palpitait dans son corps. Les odeurs de sang, puis de pourriture devenaient de plus en plus prégnantes, comme si les deux femmes remontaient la piste des cadavres laissés par les ombres.

Une surface argentée et trouble attira alors leur attention.

— Prête ? gronda le loup.

Les doigts de la jeune femme s'agrippèrent à son pelage et la bête plongea dans l'onde mercuriale. Celle-ci les enveloppa toutes les deux avant de les recracher subitement.

Cyrielle tomba sur un parquet en bois sombre et recouvert de poussière. La violence du choc se répandait dans tout son corps, mais par bonheur, elle parvint à se relever. Elle redressa la tête et se figea. Là, assis sur un fauteuil devant la cheminée, se tenait le sieur Jean. Ses yeux restaient fixés sur elle. Le cœur de la jeune femme s'emballa et, les avant-bras appuyés sur le sol, elle n'osa plus bouger. Elle tendit l'oreille, mais aucun son ne lui parvint. Soit la louve s'était figée, soit... Elle ne préféra pas y penser.

La situation périlleuse dans laquelle elle se trouvait requérait de conserver son calme. Des yeux, elle chercha n'importe quoi qui puisse la sauver. Elle avisa alors les tisons contre la cheminée... D'un bond, elle se releva et se précipita dessus. Son oncle n'eut pas le temps de réagir que déjà elle refermait ses doigts sur l'arme de fortune. Du moins, elle essaya, car ses doigts passèrent littéralement à travers l'objet. La jeune femme se retourna vivement vers le sieur Jean, mais celui-ci n'avait pas bougé, le regard toujours planté au même niveau.

Elle avisa ses mains, qui lui semblaient pourtant tout à fait matérielles. Elle se toucha et ressentit son contact, et même la douleur lorsqu'elle se pinça. Elle avança alors vers un fauteuil

vide et le traversa sans difficulté. Bon sang... Était-elle devenue... Un fantôme ? Son cœur battait à tout rompre, elle le sentait, à la fois et proche et lointain. Non, elle n'était pas morte, seulement dans un entre-deux.

Une gigantesque surface argentée ondulait au-dessus de la cheminée, sans doute la porte qui l'avait conduite ici. Son corps pivota et elle analysa la pièce avec attention. Des étagères pleines de livres s'alignaient contre les murs du rez-de-chaussée et des deux étages en mezzanines. Cyrielle aurait reconnu entre mille la bibliothèque des Montfaucon, l'endroit préféré de sa mère ! Les rideaux étaient tirés et, elle ne le remarquait que maintenant, le feu quasi mourant. Au lieu de le raviver, le sieur Jean restait plongé dans une profonde apathie. L'urgence de retourner auprès des dianesses pour les sauver la taraudait, mais le tableau sous ses yeux l'hypnotisait.

Elle déglutit et osa enfin s'approcher. Ses mouvements ne provoquèrent aucune réaction et elle s'enhardit. Le dos voûté, l'homme portait simplement un peignoir rouge et or au-dessus d'une chemise légèrement jaunie. Ses pieds et ses jambes étaient nus. De profondes rides mangeaient tout son visage... Cyrielle s'accroupit au pied de son fauteuil pour mieux le regarder. Son oncle semblait avoir pris dix ans et sa pâleur reflétait la maladie. Même ses yeux étaient éteints. Le dos courbé en avant, la seule force qui émanait de lui provenait de ses mains, crispées sur un livre posé sur ses genoux. La jeune femme ressentit un bref élan de satisfaction de le découvrir si faible. Le détruire serait encore plus facile. Par curiosité, elle se dévissa le cou pour lire le titre de l'ouvrage : « Arthur et les chevaliers de la Table ronde ». Son cœur fit un bond dans sa poitrine et elle recula vivement. Son livre préféré... Elle l'avait lu plusieurs fois à son oncle. Pourquoi le tenait-il si farouchement entre ses doigts ?

Un sentiment de malaise l'enveloppa. Elle ne voulait pas rester dans cette pièce, noyée par la maladie et les regrets. Sans réfléchir, elle leva son bras et toucha la surface au-dessus de la cheminée, et se sentit de nouveau aspirée.

Les murs se disloquèrent et elle se retrouva dans un univers noir, sans plus aucune matérialité.

— Jeanne ? chuchota-t-elle. Jeanne, où êtes-vous ?

Des gouttelettes argentées en suspension dans l'air attirèrent son attention et elle suivit leur trace comme le petit Poucet. Du moins, c'est ce qu'il lui sembla, car son propre corps demeurait invisible. Elle ne voyait ni ses mains ni ses jambes, même si elle en conservait la sensation. Des surfaces argentées de formes différentes apparurent alors. Elles flottaient dans le vide, tantôt ovales, rondes, rectangulaires...

Prudente, Cyrielle s'avança vers la première et s'y enfonça avec lenteur. De l'autre côté, sa tête et ses bras reprirent une certaine matérialité et elle découvrit la salle du trône comtal, complètement vide. Elle recula, et réitéra la manœuvre dans d'autres substances argentées. Elle se retrouva dans les cuisines, dans des chambres d'invités, et même dans les écuries. Les gens dormaient, du moins, presque tous... lorsque sa tête apparut dans un cabinet d'étude, elle découvrit un vieil homme courbé sur son nécessaire de scribe. Sa belle et longue moustache qui se relevait en demi-cercle de chaque côté l'aida tout de suite à identifier maître Cornélius. L'intendant des Montfaucon lui avait appris à écrire et elle éprouvait une tendre affection pour lui.

Cette fois, elle sortit tout le buste pour mieux le distinguer, lorsqu'il tourna vivement la tête vers elle. Elle se figea, à moitié présente dans la pièce. Une peur viscérale passa dans les yeux du vieil homme.

— Que voulez-vous ? chuchota-t-il sans la quitter du regard.

— Vous me voyez ? s'étonna Cyrielle.

— J'ai fait tout ce que vous vouliez ! s'emporta-t-il.

Il se leva brutalement de sa chaise. Des tremblements saisissaient ses mains et il percuta une étagère. Des flacons d'encre tombèrent et éclatèrent au sol. Il manqua de glisser en marchant dessus.

— Laissez-moi..., couina-t-il presque en rejoignant la sortie.

— Maître Cornelius ! s'exclama la jeune femme, complètement interdite.

Son corps s'extirpa totalement et elle voulut le suivre, mais une sorte de barrière invisible devant la porte l'en empêcha. L'intendant savait quelque chose, elle ne pouvait pas le laisser partir ainsi ! Elle se dépêcha de rejoindre l'ouverture magique et, une fois dans les ténèbres, laissa l'instinct la guider. Elle plongea la tête dans une autre surface opalescente et aperçut son maître d'écriture en train de fuir. À son arrivée, le dos de l'homme eut comme un frisson. Oui, il la sentait ! Il tourna à l'angle d'un couloir et Cyrielle dut changer de point d'observation.

— Maître Cornelius ! Attendez ! réitéra-t-elle.

Le vieil homme ouvrit une nouvelle porte et la referma derrière lui. Têtue, Cyrielle tenta de le suivre. Toutefois, les portails de vagues argentées la conduisirent dans les couloirs et les chambres tout autour, sans jamais atteindre celle de sa cible. Cyrielle pesta alors. Comment était-ce possible ? Elle insista, encore et encore, et dut se rendre à l'évidence : elle ne parviendrait pas à entrer en contact avec l'intendant. Et... elle

ignorait complètement comment retourner en arrière ! La panique commença à la submerger et elle tenta de se calmer, de se concentrer sur les éléments dont elle disposait : Jeanne et elle poursuivaient le maître des ombres et leur traque les avait conduites au château des Montfaucon. Cela signifiait sans doute qu'il vivait en ces murs et qu'il utilisait ces portes magiques pour surveiller le comte et ses gens.

Des frissons gagnèrent Cyrielle. Ces « portes magiques » étaient des miroirs ! Elle se souvenait que l'un d'entre eux avait remplacé le gigantesque portrait de son père au-dessus de la cheminée de la bibliothèque. Voilà qui justifiait la mine inquiète de maître Cornélius lorsqu'elle leur faisait la lecture ! Il savait que quelqu'un les espionnait, Cyrielle, le comte et lui, durant tout ce temps. Et il les avait enlevés de sa propre chambre, d'où l'impossibilité pour la jeune femme d'y pénétrer.

Tout s'éclairait désormais... Ces sensations d'inconfort dans sa chambre, la crécerelle qui piaillait par moment contre le miroir posé sur sa commode. Ainsi que la fois où elle avait perdu la raison et avait tenté de sauter du haut de la tour. Si le faucon gerfaut ne l'avait pas aidée à reprendre ses esprits... Non, elle ne voulait pas y penser.

— Jeanne ! cria-t-elle sans y croire. Jeanne ! Où êtes-vous ?

— Chut, tais-toi.

Un bout de fourrure blanche attira son attention. Cyrielle s'y précipita, le cœur battant. La louve et elle possédaient de nouveau une matérialité dans les ténèbres. Figée en position d'attaque, la bête ouvrait grand les babines, les poils dressés sur son échine. Elle fixait la surface mercuriale droit devant elle.

— Leur maître est là.

Cyrielle eut l'impression qu'une pierre tombait dans le fond de son estomac. Enfin, elle allait connaître le responsable de tous ses malheurs ! Celui qui essayait de la tuer depuis tout ce temps...

— Reste en retrait..., l'avertit Jeanne Perkins. Son pouvoir est focalisé sur les dianesses. Il ne me verra pas venir.

Sans attendre de réponse, sa truffe s'enfonça dans l'onde, qui aspira tout son corps. Cyrielle resta figée, les sens en alerte. Elle commença à prier de tout son être pour que Jeanne Perkins réussisse.

Le temps s'étira, longuement, lorsque d'un coup d'un seul, toutes les surfaces liquides en lévitation éclatèrent.

La suite le 30 juin ! ☺

(<https://www.amazon.fr/Secret-du-Faucon-4-ebook/dp/B091MMBXHC/>)